

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 48

Artikel: Un Vaudois dans les pampas de l'Argentine : [1ère partie]
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200640>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Ger^{ve}, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coiré, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Un Vaudois dans les pampas de l'Argentine.

Un de nos concitoyens, qui a passé huit ans dans les pampas de la République Argentine, a noté les impressions qu'il remporte de ces régions lointaines, et il veut bien nous autoriser à extraire de son journal quelques pages à l'intention des lecteurs du *Conteur vaudois*. Ces souvenirs d'Amérique sont ceux d'un brave domestique de ferme. On n'y trouvera ni la belle ordonnance des ouvrages d'Elisée Reclus, ni la magie du style d'un Pierre Loti. En les fixant d'une grosse écriture d'élève qui s'applique, dans un cahier d'écolier, l'auteur ne songeait pas que quelqu'un ferait violence à sa timidité et les mettrait, un jour, sous les yeux du grand public. Il a narré sa dure existence d'émigré avec une naïveté et une sincérité qui valent bien des fleurs de rhétorique.

Né de parents pauvres, d'une ville bien connue (sur les bords du Léman, — *Réd.*) j'avais atteint l'âge critique de 20 ans, sans avoir, comme on dit, assuré le gouvernement de ma destinée. Épris d'un vif désir de connaître l'inconnu, je méditais de voir par moi-même la vie mystérieuse du Nouveau-Monde. Que de fois, dans ma jeunesse, j'avais été épris, subjugué, par les récits captivants de ces parages lointains !

Le 26 juin 1886, après avoir dit adieu à tous ceux que j'aimais, le cœur gros, mais plein d'espérance, je regardais une dernière fois le clocher tutélaire, les montagnes si belles, le lac azuré, tout cet ensemble majestueux, enfin.

Sans autre argent presque que celui nécessaire à la traversée de l'Atlantique, notre jeune amoureux de l'inconnu s'embarque, au Havre, à bord du *Portena*, navire français qui va partir pour Buenos-Ayres. Il y trouve nombre d'ouvriers et d'artisans qui s'en vont comme lui tenter la fortune dans la République Argentine. Quand le vaisseau quitte le port et que « la vieille Europe peu à peu s'efface », il a le sentiment que « le moment des aventures a sonné ». Cependant, à part une journée de tempête, le voyage s'effectue sans incidents notables. Notons ce qui agita l'esprit du voyageur le dernier jour de la traversée :

L'Amérique, terre tant désirée, sous quel aspect se présentait-elle ? Colomb, savant précurseur, couvre-moi de ton ombre ! Nous sentions que le moment approchait. Fallait-il se réjouir d'arriver au terme du voyage ? La terre serait-elle meilleure que la mer ? Telles étaient les questions qui se présentaient à mon esprit.

Enfin, les passagers distinguent les maisons de Buenos-Ayres. Le navire jette l'ancre. Après les formalités sanitaires, un petit vapeur conduit tout le monde à la rive. Mais le jeune Vaudois faillit ne pas l'atteindre.

En mettant le pied sur la planche qui relie le petit vapeur à la terre, je glisse et peu s'en faut que je ne disparaisse dans l'eau profonde. Joli présage ! me dis-je, prêt à répéter le cri de Colomb. Mais, tout aussitôt, je franchis la passerelle d'un pas assuré. Une fois sur terre ferme, vous ne pourriez croire quelle satisfaction on éprouve à changer de plancher ! C'est là qu'on se souvient de l'expression consacrée : la terre, c'est notre mère.

Du port, notre Vaudois est conduit avec ses compagnons de voyage au commissariat de l'émigration. On lui demande à quel métier il veut se vouer.

Je témoignai le désir d'entrer dans la culture. Mais ne pouvant ni louer du terrain, ni en acheter, je dus m'offrir comme *péon*, ce qui veut dire serviteur.

Il lui restait pour toutes ressources une vingtaine de francs. Cela lui permit pourtant de se rendre par chemin de fer à Pigué et de gagner de là une colonie française située au pied du mont Couroumalan. De Buenos-Ayres, le train met un jour et demi pour atteindre Pigué. Des Gauchos ou « enfants des prairies » voyagent avec notre compatriote. Leur apparence redoutable lui font craindre les pires aventures. Cependant aucun d'eux ne s'occupe de lui, si bien qu'il se rassure et qu'il grave dans sa mémoire leurs physionomies, leurs gestes, les moindres détails de leur costume, pour les noter fidèlement dans son journal. Il observe aussi avec attention l'aspect des contrées que traverse le chemin de fer, les fermes qui ne se composent que d'un rez-de-chaussée aux parois faites de mottes de terre et dont la toiture est en zinc, les prairies infinies où tout le monde va à cheval et où ne pousse aucun arbre, à cause du vent violent qui y souffle sans cesse. Enfin, voici Pigué, petite station qui n'offre rien de remarquable.

Le train s'arrête et je descends prendre possession de ma nouvelle patrie. Quel contraste avec les sites enchanteurs que je viens de quitter ! A la place de notre beau lac, une plaine sans fin s'offre à mes regards étonnés. Des visages inconnus ; un dialecte qui frappe désagréablement mon ouïe. Un hôtel, du moins dénommé ainsi, est le seul bâtiment où les étrangers puissent aborder. Autour de cet établissement 50 ou 60 chevaux, tout sellés, attendent leurs maîtres qui, attablés au milieu d'un nuage de fumée, dans leurs fantastiques costumes, sont en train de déguster l'eau-de-vie du pays appelée *cana*, faite avec du maïs.

L'hôtelier, un Italien qui parlait le français, annonce au nouvel arrivant qu'il trouvera de ses compatriotes dans une colonie à trois ou quatre lieues de Pigué. Après une nuit passée à l'hôtel, le jeune Vaudois, « anxieux de l'avenir », se met bravement en route, tout seul.

Je suivais un chemin découvert, bordé à droite et à gauche par des barrières en fil de fer appelées *alambras*, qui s'étendaient à perte de vue. Je voyais, par ci, par là, des maisons, des champs, des enfants à cheval poursuivant des troupeaux égarés. D'arbre, pas trace. Plaine nue comme la main...

Une quantité de moutons, bœufs, vaches, chevaux, s'approchent des barrières et me regardent curieusement, étonnés de voir un piéton, car personne ne se hasarde à pied dans le *campo*. De temps en temps, des oiseaux jaunes, rouges, blancs, noirs, viennent se poser sur les fils de fer, puis s'enfuient à mon approche. Ils ne chantent presque pas ; la nature leur a donné la beauté, mais pas le chant.

Un vent presque continu fait onduler les grandes herbes. En passant à travers les fils de fer, il jetait un sifflement discordant. A une certaine distance, on dirait que tout ici respire le mystère.

Rien de ce qui nous est familier en Europe ne se présente.

Le voyageur arrive à une habitation entourée de bœufs et dont la porte était close. Il y frappe. Un jeune homme « à la mine rude, mais bienveillante » lui ouvre. C'est un compatriote, un Vaudois des bords du Léman, établi depuis cinq ans dans ces parages. Il consent à prendre chez lui le nouveau colon. On était à l'époque des labours. L'auteur du journal n'avait jamais conduit une charrue. Il se mit tout de suite à ce rude travail.

Vers les deux heures de l'après-midi, je commençai pour la première fois à tenir les cornes de la charrue. Après plusieurs jours, je finis par en comprendre le maniement, chose assez simple ; mais le plus difficile fut de faire connaissance avec les bœufs. Leur aspect redoutable, leurs cornes d'un développement fabuleux, leurs yeux toujours inquiets et farouches, ne me rassuraient qu'à moitié. D'un autre côté, leur docilité, leur ardeur au travail faisaient mon admiration. Il est beau de voir un attelage de quatre bœufs virer au bout du sillon avec une précision mathématique. Je les ai vus moi-même faire deux tours de charrue, seuls, sans conducteur, et venir s'arrêter à l'endroit d'où ils étaient partis.

L'apprenti cultivateur fit preuve de tant de zèle qu'il fut rapidement au courant de la besogne. Il s'acquiesça bien vite, au reste, l'estime de son patron par sa bonne conduite. Celui-ci, en guise de récompense, sans doute, le prit avec lui pour aller faire visite à un autre compatriote.

C'était la première fois que je montais à cheval, singulière sensation pour nous autres Européens. Ce sport qui, chez nous, est pour ainsi dire réservé à la classe aisée, est le commencement de la vie champêtre dans le Nouveau-Monde.

Nous arrivons, au bout d'une heure et demie, en vue de l'habitation de notre compatriote. Nous attachons nos chevaux et entrons en frappant discrètement. Une vieille vient nous répondre. Son accent vaudois et bienveillant nous met bientôt à l'aise. Puis vient M. Maurice Martin, d'Echallens, homme d'une cinquantaine d'années. Son molleton, sa figure joviale et son parler vaudois me firent une impression des plus agréables. Ses fils, au nombre de trois, de grande taille, forts et vigoureux, avaient déjà l'aspect des gens du pays.

(A suivre).

On ne le dirait pas.

« La France donnera un jour au monde le signal du désarmement ; c'est un honneur qui paraît lui être réservé. » PROUDHON.

Voyage en Suisse. — Un touriste, mécontent de la note plutôt élevée qu'on lui présentait, s'en vengea par le quatrain suivant dans le livre de l'hôtel :

J'admire comme en ce pays,
Par esprit de similitude,
Les hôtels élèvent leurs prix
A proportion de l'altitude.